EMANUELE TREVI

Quelque chose d'écrit

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARGUERITE POZZOLI

> on endroit où aller. ACTES SUD

<u>« un endroit où aller »</u> QUELQUE CHOSE D'ÉCRIT

L'histoire presque vraie d'une rencontre impossible avec Pier Paolo Pasolini à travers sa comédienne fétiche et "gardienne du temple", Laura Betti. Un livre qui brouille magistralement les genres littéraires et propose une interprétation, aussi radicale qu'inattendue, de *Pétrole*.

Extrait du texte

Laura Betti et Pétrole: une de ces imprudentes réactions chimiques qui, dans les dessins animés, s'achèvent sur une explosion assourdissante, et le laboratoire en miettes. Pour l'aspirant écrivain que j'étais à l'époque, c'était un vrai sujet de méditation. Car la littérature, conçue comme une grande expérience sur les limites de l'humain, devrait toujours être cela: un détonateur, une catastrophe qui engendre, dans la vie, des changements irréversibles. Un facteur de déséquilibre.

E. T.

EMANUELE TREVI

Emanuele Trevi est né en 1964. Il est le fils d'un psychanalyste jungien de renom, avec lequel il a cosigné un livre. Critique littéraire, il a publié des essais et un roman, chez Rizzoli, avant celui-ci. *Qualcosa di scritto* a été finaliste du prix Strega 2012. Il a reçu à Francfort, en 2012, le prix de littérature de l'Union européenne récompensant un "auteur émergent" et a été également récompensé par le prix Boccaccio.

Toutes les citations empruntées à Pétrole sont extraites de l'édition Gallimard, collection "Du monde entier", édition augmentée, texte établi par Aurelio Roncaglia, traduit de l'italien par René de Ceccatty, 2006.

La citation (p. 11) empruntée à Musique pour caméléons est extraite de l'édition Gallimard, collection "Folio", texte traduit de l'anglais par Henri Robillot, 1982.

Titre original : *Qualcosa di scritto* Éditeur original : Ponte alle Grazie / Adriano Salani Editore S.p.A., Milan © Adriano Salani Editore S.p.A., 2012

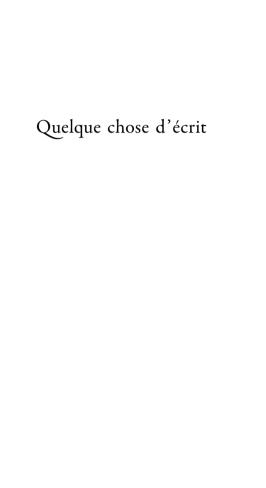
> © ACTES SUD, 2013 pour la traduction française ISBN 978-2-330-02535-9

EMANUELE TREVI

Quelque chose d'écrit

TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARGUERITE POZZOLI





Extrait de la publication







C'est un roman, mais il n'est pas écrit comme sont écrits les romans véritables : sa langue est celle qu'on adopte pour les essais, pour certains articles journalistiques, pour les critiques littéraires [...] ou même pour les poèmes.

Pier Paolo Pasolini, *Pétrole* (lettre à Alberto Moravia).

Voilà pourquoi mon œuvre était souvent insuffisamment illuminée. Le voltage n'y manquait pas, mais en me limitant aux techniques de la forme que j'avais choisi de traiter, je laissais de côté tout ce que je savais de l'écriture, tout ce que m'avaient appris scénarios, pièces, reportages, poésie, nouvelles, contes, romans. Un écrivain devrait disposer de toutes ses couleurs, toutes ses aptitudes réunies sur la même palette pour pouvoir les doser (et dans certains cas opportuns, les appliquer simultanément) mais comment?

> Truman Capote, Musique pour caméléons.



PARMI LES nombreuses, trop nombreuses personnes qui ont travaillé pour Laura Betti au Fonds Pier Paolo Pasolini de Rome. toutes munies d'un pittoresque bagage de souvenirs plus ou moins désagréables, je crois pouvoir me targuer, à défaut d'autre chose, d'une résistance supérieure à la moyenne. Non que j'eusse échappé le moins du monde aux vexations quotidiennes que la Folle (c'est ainsi que, en mon for intérieur, j'avais vite pris l'habitude de l'appeler), avec son imagination débordante, se sentait en devoir d'infliger à ses subordonnés. Je lui étais, au contraire, si irrémédiablement *odieux* (il n'y a pas d'autre mot) que j'arrivais à exciter toutes les cordes de son sadisme protéiforme : depuis l'invention, inépuisable, de sobriquets humiliants, jusqu'à la menace physique pure et simple. Chaque fois que j'entrais dans les locaux du Fonds situés

dans un immeuble d'angle, sinistre et massif, de la piazza Cavour, non loin du fossé du château Saint-Ange, je sentais quasi physiquement cette hostilité animale, cette rage incontrôlable qui se mettait à darder, tels les éclairs des bandes dessinées, à travers ses grosses lunettes de soleil à monture carrée. Suivaient, aussitôt après, les formules de bienvenue. "Salut, petite pute, tu as enfin compris que le moment est venu de te CASSER LE CUL ? Tu crois peut-être que tu vas t'en tirer à si bon compte? Mais MOI, tu me rouleras pas dans la farine, petite pute mielleuse, tu fais pas le poids." Seule l'explosion d'un éclat de rire qui semblait provenir d'une caverne souterraine, et que rendait encore plus menaçant le contrepoint d'un son indescriptible, entre le barrissement et le hoquet, mettait fin à cette première rafale d'amabilités. Il était très rare que les avalanches d'offenses qui s'abattaient sur les malheureuses victimes se réfèrent à des concepts parfaitement sensés. En règle générale, d'ailleurs, la Folle détestait ce qui était parfaitement sensé, sous quelque forme que ce fût. Il n'était pas d'instrument humain qui, entre ses mains, ne se transformât en arme de destruction massive. Et le langage ne faisait pas exception à la règle. Ses tirades tournaient autour d'une

épithète blessante, savourée avec volupté et inlassablement répétée, comme si, là, dans la pure formulation de l'insulte, résidait l'essence du propos. Si elle s'adressait à un homme, l'épithète était régulièrement au féminin. Même les personnes qu'elle aimait bien, et qu'elle estimait, devaient subir cette espèce de castration symbolique. C'est ainsi qu'Alberto Moravia, auquel elle était très attachée, devint, à un certain moment, "mémé", et cette étiquette lui resta*1. Toute la suite du propos, une fois l'offense prononcée, était improvisation pure et simple – une prison piranésienne de malveillance et de mépris, insoucieuse de la logique et de la syntaxe. "Petite pute" - dès les premiers jours, ce terme avait été la synthèse, la formule parfaite de ce que je lui inspirais. Nombreux et fulgurants, les adjectifs suivaient le substantif, tels des limiers sur les traces d'un renard. Petite pute mielleuse, sournoise, vaniteuse, menteuse, fasciste. Jésuite, assassine. Ambitieuse. Quant à moi, je n'avais pas encore trente ans, mais j'avais déjà parcouru à tâtons, tel le prisonnier d'Edgar Allan Poe, le périple des murs humides et sombres, comme il sied aux sous-sols, de mon propre caractère. Que

^{*} Les notes de l'auteur figurent en fin de volume, p. 315.

la Folle n'eût pas tous les torts, je pouvais l'admettre sans peine. Ce qui la mettait en fureur, c'était ma volonté de lui faire plaisir, mon absence affichée de toute agressivité et, en fin de compte, cette indifférence qui a toujours été la seule défense que je pouvais opposer face aux menaces du monde. Il n'y avait aucun doute sur le genre de damnés que se serait volontiers chargé de tourmenter pour l'éternité cette espèce de monstre dantesque, enveloppé dans la fumée des cigarettes qu'elle laissait se consumer dans le cendrier, avec la masse disproportionnée de ses cheveux d'une couleur terrifiante, entre l'orange et le roussâtre, noués en une touffe qui faisait inévitablement penser, lorsqu'elle l'agitait, au jet d'une baleine ou au plumeau d'un ananas psychotique. Laura détestait les hypocrites, et, plus généralement, tous les gens qui, incapables d'exprimer leur personnalité, lui semblaient faux, condamnés à se cacher derrière un masque en carton-pâte. C'était ce qui me plaisait en elle, même lorsque j'en subissais les conséquences. Il me semblait que, caché dans les replis de toute cette hostilité, il y avait une espèce de remède, un enseignement salvateur. Et donc, dès les premières semaines où je fréquentai le Fonds, tirant rapidement une

expérience de chaque tempête engendrée par ses sautes d'humeur, de la plus légère à la plus violente, j'avais décidé que le temps que je passais là, à l'ombre de ce Tchernobyl mental, était du temps bien utilisé. Qu'était-ce exactement – une punition que je m'étais infligée à moi-même pour expier un péché gravissime? un exercice spirituel caractérisé par le masochisme le plus sévère? À un moment donné, il n'y avait aucun doute là-dessus, la Folle me licencierait, comme elle l'avait fait avec des dizaines d'autres personnes (certaines relations de travail n'avaient pas duré plus de quelques heures). Mais quant à moi, dans la mesure de mes moyens, je ne ferais rien pour m'en aller. Ma tâche, qui n'était même pas compliquée, consistait à retrouver toutes les interviews de Pasolini, depuis les premières, qui remontaient à l'époque du procès intenté aux Ragazzi, jusqu'à la plus célèbre, accordée à Furio Colombo quelques heures avant de mourir². Une fois que j'aurais recueilli tous les matériaux, j'en préparerais l'édition. Rien d'extraordinaire, à part le travail à accomplir pour cela; et Laura était très généreuse en matière d'argent. Elle aimait détacher des chèques, après les avoir remplis à la manière théâtrale qui était la sienne, transformant chaque

paiement en cadeau immérité, en vol aux dépens de sa grandeur d'âme, en confirmation, aussi évidente qu'inaltérable, de cette grandeur. Si elle l'avait pu, elle aurait gravé ces chèques dans le marbre. Elle était aussi très habile pour intercepter toutes les formes de financements publics, afin de soutenir les initiatives du Fonds et payer un peu de personnel permanent: un excellent archiviste, Giuseppe Iafrate, aussi patient et détaché qu'un bonze tibétain, et deux jeunes filles qu'elle écorchait vives, mais qui, sans le reconnaître elles-mêmes, avaient presque fini par lui vouer de l'affection. En ce qui me concernait, tôt ou tard, je n'échapperais pas au licenciement sec: j'en avais la certitude mathématique. Le fait est que Laura avait des idées bien à elle sur la publication de ces interviews de Pasolini. C'étaient des pensées démentielles et incompréhensibles, dénuées de toute utilité pratique, avec lesquelles elle me tourmentait pendant des heures. "Écoute-moi bien, petite pute, ces interviews de Pier Paolo BRÛLENT, tu as compris? Tu les as lues. Même toi, tu le comprends. Elles brûlent. Et donc, dans ce livre, tous les mots doivent VOLER, tu sais ce que c'est, une forme qui vole? Tu dois les faire voler, voler, voler." Et moi : oui, Laura, je suis entièrement

d'accord, c'est ce que je veux moi aussi, les faire voler. Comme des cerfs-volants. En réalité. moi, ces interviews, je voulais les publier dignement, et jamais, au grand jamais, je n'aurais pu comprendre comment elles auraient pu voler. Je poursuivais sur la seule voie qui me semblait possible. Devant le fait accompli – je le prévoyais – la catastrophe s'abattrait enfin. Et ce fut le cas. Entre-temps, j'avais retrouvé toutes les interviews et les avais classées par ordre chronologique, prenant soin de corriger les erreurs et les coquilles des journaux; j'en avais traduit certaines du français et avais rédigé de longues notes explicatives. Pour finir, j'avais écrit une présentation dans laquelle j'essayais d'expliquer que Pasolini, plus que tout autre artiste de son temps, avait considéré l'interview comme un genre littéraire à part entière. Arrivé à ce point, il n'était plus possible de remettre à plus tard le règlement de comptes. Pendant toute la durée de la dernière réunion avec Laura dans son bureau, la lame d'un cutter, bien aiguisée, s'agita à quelques millimètres de ma veine jugulaire. La litanie des insultes avait atteint les niveaux d'un funambulisme verbal dignes d'un Rabelais. Je compris à quel point était exacte, et littérale, l'expression écumer de rage. Je craignais, à tout moment, d'être la cause d'une attaque d'apoplexie dont j'aurais été, d'une certaine façon, responsable. La malheureuse chemise contenant mon travail s'était retrouvée. avec la solennité dramatique habituelle, à la corbeille. La menace de la lame était impressionnante, mais je ne pensais pas que la Folle irait jusqu'à me tuer ou me blesser - il ne s'agissait pas de ce genre de folie. Hormis l'attaque à l'arme blanche, j'avais tout prévu, m'obstinant à mener mon travail jusqu'à son terme le mieux possible. Depuis le début de mes recherches au Fonds, il était passé plusieurs mois, voire plus d'un an. J'avançais lentement, et d'autres tâches s'étaient ajoutées à la principale, retardant le tri et la préparation des maudites interviews. Ce qui s'achevait si brusquement était donc, pour moi, une période très instructive à tous égards - je ne saurais la qualifier autrement. Je la considère comme une espèce d'apprentissage. Nous avons tous besoin d'apprendre quelque chose, et avant tout, d'apprendre à apprendre. Mais les seules écoles vraiment dignes d'être fréquentées sont celles que nous ne choisissons pas et dont, pour ainsi dire, nous franchissons la porte par hasard; de même que les seules matières qu'il nous convient d'approfondir n'ont pas de nom bien précis, et, encore moins, de méthode rationnelle d'apprentissage. Tout le reste, en fin de compte, est relatif. Laura était un manuel scolaire bruyant et désagréable à feuilleter, mais plein de révélations qui, si elles restaient difficiles à déchiffrer, n'en étaient pas moins acérées. Et à cela, j'ajouterai tout de suite, car il s'agit d'un élément fondamental, la publication de *Pétrole*, qui s'abattit sur le petit royaume de Laura, piazza Cavour, comme la foudre, comme une poignée de poudre sur un feu crépitant.